

—S'il me connaît! reprit Jacques en riant, la question est bonne.

Cette fois, il s'en alla lentement, le cœur un peu serré.

—C'est plus difficile que de prendre une citadelle, disait-il tristement.

Le découragement était sur le point de s'emparer de lui. Au retour, Jeanne avait les yeux rouges; elle s'efforça de lui cacher ses larmes; il les devina, et fit tant qu'il obtint d'elle l'aveu que ses ressources étaient épuisées, et que le propriétaire ne voulait plus les garder passé le terme, parce qu'ils ne pouvaient le payer. Jacques résolut encore une tentative.

—J'attendrai, dit-il, quoiqu'on puisse dire, et il lui dira bien que Henri entre ou sorte.

—Monsieur ne reçoit pas, lui dit-on.

—J'attendrai qu'il reçoive.

Et il s'assit tranquillement sur une des banquettes du vestibule; son air calme et décidé imposa au domestique, qui le laissa faire. Enfin le marquis sonna.

—Qui annonçerez-vous? dit le valet de chambre.

—Jacques Lombard, mon enfant; oui, Jacques Lombard.

—Faites entrer, dit M. de Salornay.

—Ah! je le savais bien moi, dit Jacques. L'homme Henri, ce n'était pas sa faute!

Relevant la tête, il passa fièrement devant le domestique, et il entra... Il s'avancait les bras ouverts... Henri, debout au milieu de son salon, tenait une lettre dans ses mains; il détourna à peine les yeux.

—Ah! vous voilà, Jacques, dit-il froidement? Eh bien! qu'êtes-vous devenu pendant ces longues années?...

Le pauvre soldat était resté terrifié de cet accueil; ses jambes pliaient sous lui; il tremblait et fut obligé de s'appuyer contre le mur.

—Il y a bien long-temps que nous nous sommes vus, dit le marquis, et nous sommes bien changés tous deux, n'est-il pas vrai?

—Ah! oui, bien changé, dit Jacques, dont les yeux se remplirent de larmes.

—Quel âge avez-vous?... Vous êtes bien vieux, n'est-ce pas?... Qu'avez-vous fait?

—J'étais soldat, balbutia le vieillard sans trop savoir ce qu'il répondait.

—Et maintenant, où êtes-vous?

—Chez ma nièce! reprit Jacques.

—Oh! vous avez une nièce?... Oui, en effet, je crois me souvenir?... Que fait-elle?... elle travaille sans doute?

—Oui, dit le pauvre homme, qui se sentait mourir; elle travaille, mais elle est pauvre, car je suis entièrement à sa charge... Mais, ajouta-t-il, quand je suis venu ici, M. Henri...

A ce nom, qui lui rappelait son enfance, Henri rougit.

—Vous êtes venu me demander des secours?... vous avez eu raison; je ferai quelque chose pour vous, ce qui dépendra de moi. Mais je suis accablé de demandes. Cependant nous verrons à quoi je puis vous être utile.

—Non, monsieur le marquis, dit Jacques en se redressant, non, je suis venu parce que je croyais retrouver en vous votre digne père, retrouver un ancien ami, un enfant que j'ai bien porté dans mes bras, que j'aimais; je ne retrouve qu'un riche orgueilleux, un cœur ingrat. Je ne vous demande rien, monsieur le marquis; je me retire. Ma nièce est pauvre, mais elle ne le serait pas si elle avait, pour la faire vivre, son père qui est mort pour sauver le vôtre, monsieur le marquis.

Puis, lui laissant pour adieu ces foudroyantes paroles, il quitta le salon. Il avait retrouvé la force de sa jeunesse; mais cette réaction dura peu. Arrivé chez lui, il raconta à sa nièce son cruel mécompte, et, se jetant sur son grabat, il fut saisi d'une fièvre causée par la perte de ses chères illusions!

Jeanne, à genoux auprès du lit de son oncle, couvrait de larmes sa main glacée et priait Dieu! A ce moment, le propriétaire entra:

—Je vous avais donné jusqu'à aujourd'hui pour déménager, dit-il d'une voix dure!

—Monsieur, dit Jeanne tremblante, mon oncle est malade, bien malade! encore un jour, par pitié, encore un jour, et tout ce qui est ici est à vous!

—Je le sais bien, dit le propriétaire... Mais, ce misérable grabat ne peut me payer ce qui m'est dû.

—Ce vieillard est trop mal pour être transporté, dit l'homme de loi qui l'accompagnait; il faut attendre.

—Eh bien! donc, je vous donne encore deux jours; mais, ce terme expiré, il faudra déguerpir.

Cette scène avait frappé les oreilles du malade et lui avait rendu un peu de raison:

—Ma pauvre Jeanne, mon Dieu, qu'allons-nous devenir? Il va falloir vendre ma croix, ma pauvre croix, que mon empereur lui-même a portée!...

—Non, mon oncle, dit Jeanne en pleurant; gardez-la, j'aurai encore de l'argent aujourd'hui.

Elle descendit l'escalier et courut vendre le jupon qu'elle portait et son unique chaise; elle ne garda sur elle qu'une robe bien mince: on était en hiver!... Mais elle eut alors de quoi soulager son oncle.

Le lendemain, le vieillard allait plus mal; déjà ses pieds et ses jambes étaient glacés. Jeanne, au désespoir, brisa son métier à broder pour faire du feu; mais elle essaya en vain de réchauffer le mourant. Tout à coup, il ouvrit les yeux, et tendit son bras vers sa croix... Jeanne se hâta de la lui donner... Il la prit, la regarda tristement: —C'est mon seul bien, dit-il, Jeanne, je te la donne, conserve-la toujours... là, sur ton cœur... Qu'elle te rappelle ton pauvre vieil oncle!... Oh! Jeanne, qu'une parole de toi adoucesse l'amertume de ma dernière heure! Jure-moi ici, par le nom de ton père, mort comme un saint martyr... jure-moi sur cette croix vénérée que tu te conserveras toujours pure, et qu'aucune action indigne ne viendra souiller le nom que tu portes!...

—Oh! mon oncle, mon père, je vous le jure, dit Jeanne dont les sanglots étouffaient la voix, votre fille saura mourir plutôt que de vivre déshonorée!...

—Merci, dit le vieillard, mon frère, j'ai accompli ma tâche jusqu'au bout! Jeanne ta main... ma croix... mon empereur... ma fille... adieu!

—Je suis donc seule à souffrir, s'écria Jeanne, oh mon Dieu! protégez-moi!

Des pas se firent entendre dans l'escalier; c'était le propriétaire, les deux jours étaient expirés. Jeanne se releva en silence et lui montra du doigt le vieillard qui venait de mourir. Ces hommes se retirèrent avec respect: la mort a une dignité que nul n'ose braver!

—Demain donc, dit le propriétaire à voix basse; votre déménagement ne sera pas long.

Jeanne suivit le corbillard jusqu'au cime-

tière, et lorsque la dépouille de l'honnête vieillard eut été rendue à la terre, elle s'agenouilla sur la tombe et y resta en prières. Le soir vint, il fallut sortir; en vain elle supplia qu'on la laissât auprès du corps de son oncle, elle fut obligée de s'éloigner. Où pouvait-elle aller, pauvre fille!... Elle rentra dans la ville et courut au hasard dans les rues: une fièvre brûlante la dévorait! —Peut-être, dit-elle, les heureux du monde auront-ils pitié de moi! —Mais, inhabile à mendier, elle resta debout, immobile contre le mur, regardant, sans la voir, la foule qui tourbillonnait.

Des jeunes gens qui passaient s'arrêtèrent devant elle et la contemplèrent avec insolence; puis l'un d'eux s'approcha. Jeanne, rappelée à elle, s'enfuit précipitamment; elle courut longtemps. La honte, le désespoir, la faim, —il y avait trois jours qu'elle n'avait mangé, —avaient épuisé ses forces; elle vint tomber mourante, et, comme par une permission du ciel, à quelques pas de l'hôtel de Salornay. Bientôt une neige abondante vint la couvrir de son blanc linceul!...

Des ouvriers s'en revenaient en chantant et se tenant par le bras; un d'eux trébuche:

—Une femme! s'écria-t-il; ivre peut-être.

Ils se baissèrent vers elle, la soulevèrent dans leurs bras et la portèrent sur un banc devant une grande porte ouverte:

—Elle ne fait aucun mouvement!... Mor-te! mon Dieu! s'écrièrent-ils, quand sur sa pâle figure vint se refléter l'éclat des lumières, car l'hôtel était somptueusement éclairé.

Ce jour-là, le marquis de Salornay donnait un bal!...

WILLIAMS RUSSELL.

La diplomatie impériale. (1)

I.

Beaucoup de gens sont persuadés, — et je citerais au besoin certains diplomates imbus de cette opinion, — que l'époque impériale n'a pas été une époque diplomatique. — La lutte, disent-ils, n'était point de cabinet à cabinet, mais de généraux à généraux. On ne négociait que des trêves, des armistices nécessaires de part et d'autre, tantôt par l'épuisement des forces, tantôt par la difficulté de conserver des conquêtes trop vastes. De véritables négociations, de traités sérieux débattus avec la ferme volonté d'en faire sortir la paix de l'Europe, il n'y en eut pas, il ne pouvait pas y en avoir. Napoléon, adonné par sa position, n'a pu vouloir s'arrêter sur la pente rapide où ses premiers triomphes l'avaient placé. En supposant que sa soif d'ambition fût de celles qu'on peut étancher, l'intérêt seul de sa conservation l'obligeait à des guerres continuelles. Sa couronne n'était qu'une auréole dont le prestige se serait perdu au sein de la paix. Il était plutôt associé à la France qu'il ne la dominait réellement; et, pour la tenir enchaînée à sa destinée, pour qu'elle fût à lui comme il était à elle, pour qu'elle oubliât les griefs légitimes de tout pays opprimé, pour qu'elle subît, le lendemain même d'une révolution, le joug d'une dictature militaire, il fallait l'enivrer de gloire et de grandeur: il fallait enflammer en elle toutes les passions qui, pour se satisfaire ont surtout besoin de discipline, et ne vont à leur but que par le sacrifice de toute indépendance. En un mot, pour que le pays

(1) *Histoire des cabinets de l'Europe*, pendant le Consulat et l'Empire, 1800-1815, par Armand Le-fevre, tom. 1 et 2. Paris, Ch. Gosselin, 1845.